

A L'OCCASION DE LA FETE DE LA SAINT-LUC, JEUDI 21 OCTOBRE 2010.

« PARCOURS D'UN ASSISTANT »

Comme tout médecin, j'ai commencé mon parcours comme stagiaire. Quand on est stagiaire, on idéalise souvent son assistant parce qu'il a réponse à toutes nos questions : « J'ai commencé à voir un enfant de 2ans en salle d'urgence. J'ai pris sa température, elle est à 40.2°C ! » Et d'une voix assurée, l'assistant me répond : « Donne-lui du Dafalgan ». Me voilà rassuré : l'enfant va mieux. Puis un jour on arrive comme assistant dans un hôpital dit *de périphérie*... « Dites Docteur, j'ai vu un enfant de 6 semaines que j'ai hospitalisé à cause de sa température, mais les urines et la ponction lombaire sont négatives. Je n'ai pas d'explication à sa fièvre... » « Fais-lui une radiographie du thorax pour exclure une pneumonie ». L'enfant avait une pneumonie systématisée, a été soigné et a guéri.

Un jour, tôt dans la matinée, je suis appelé par les infirmières pour un enfant hospitalisé qui n'allait vraiment pas bien. Il était apathique, fébrile, avec une détresse respiratoire... J'essaie avec ma petite expérience de faire les premiers gestes de réanimation. Je prévient mon patron qui me dit d'appeler tout de suite l'ARCA. Tout le monde est là autour de cet enfant. Il est très difficile à perfuser. J'entends alors mon patron me dire : « On va faire venir l'équipe des soins intensifs de St-Luc. » Ah bon, on peut encore faire appel à un ami ! Une espèce de super médecin qui va prendre en charge tous les patients avec qui on ne s'en sort pas. Me voilà à nouveau rassuré, nous avons toujours un grand filet pour nous protéger. L'équipe est arrivée, l'enfant a bénéficié de plusieurs voies d'accès et est reparti dans les mains de ces supers médecins intensivistes.

L'an dernier, je suis revenu travailler à St-Luc en faisant des gardes aux soins intensifs pédiatriques. « Ah, chouette alors, un service de supers médecins, ça va être gai, on va tout soigner et sauver plein de vies !!! » Mon esprit candide était plein d'optimisme !

Première garde aux soins. On reçoit les données médicales des patients. Premier étonnement : il y a des patients qui restent ici durant des semaines. Pendant ma journée de garde, je discute avec les patrons. Pourquoi cet enfant ne s'améliore-t-il pas ? Que peut-on faire ? Et là, la réponse vous fait plonger dans une sensation de vertige à l'idée de l'expansion à l'infini de l'univers, vos jambes se dérobent et le ciel soudain s'assombrit... « On attend et on espère une amélioration ! » COMMENT ?? Ces supers médecins ESPERENT ? Alors il n'y a plus personne à appeler pour avoir un avis, une idée thérapeutique ou pour transférer l'enfant dans une autre structure encore plus grande !!! Nous sommes dans le dernier lieu possible qui ère dans l'immensité de l'univers ? Mais qui écoute et conseille le personnel des soins intensifs alors ?

J'avais jusqu'à ce moment toujours trouvé une structure ou une personne plus grande que la précédente pour me protéger et me rassurer. Mais force est de constater qu'il existe un moment où on fait l'expérience de l'infini, d'un vide. Tous nos repères sont déstabilisés. Notre foi en la médecine est remise en question et notre rôle de soignant aussi.

Me voilà actuellement assistant aux Soins Intensifs Pédiatriques ; je ne peux que constater que les situations médicalement désespérées sont le quotidien de notre travail. Ces épines, à quoi servent-elles ? Est-ce de la pure méchanceté de la part de la vie ? Cela ne sert-il à rien ? Sont-elles juste là pour nous durcir et accroître ce fameux bouclier psychologique qu'un médecin doit se forger ?

Il pourrait être facile à l'heure actuelle de tout donner en tant que soignant, ayant pour seul but la guérison à tout prix du patient. Et lorsqu'une situation nous échappe, " classer " un peu vite le patient dans la catégorie " pour celui-là on ne fait plus rien " en opposition à " pour ce patient on fait tout ". Et alors passer la main aux psychologues, infirmières, aumôniers et autres médecins des soins palliatifs, abandonnant le patient à des personnes certes très compétentes mais tout autant inconnues

aux yeux de celui-ci. On verrait encore ce médecin se rassurer en se disant : “ On a une obligation de moyen, pas de résultats ”.

Quel gâchis ! Que nous apprend la vie tous les jours, ou plus encore ces situations qui nous “ échappent ” médicalement ? Nous sommes tous vulnérables, enfermés dans une enveloppe charnelle et tous mortels ; c’est notre plus grande certitude. Y a-t-il un sens à combattre corps et âme la chose la plus sûre de notre existence ?

Nous avons à mes yeux un devoir de résultat, non pas médical, mais humain ! Certes nous ne naissons pas pour enterrer nos enfants, allez-vous me dire, et pourtant tous les jours des enfants décèdent. Je peux témoigner ici d’avoir vécu des moments de joie et d’apaisement après la révolte de la démaîtrise. J’ai vécu des décès dans lesquels le soleil d’un petit sourire en évoquant la vie de l’enfant venait éclairer un visage en pleurs, au lit du patient mourant. Plus nous vivons avec cette conscience de notre finitude, plus il est facile d’accepter les choix de la vie... “ On le savait qu’on n’avait pas les cartes en mains, la vie ne nous a pas déçus ”.

On ne décide pas du moment où une situation nous échappe. Il est à mes yeux important de prendre le temps de faire part à la famille des patients que la médecine a des limites, mais que la relation humaine que nous tissons en tant que soignant n’a pas de limite ; que le jour où tout semble dépassé, nous serons encore là, en tant qu’être humain soignant. Lorsque ce cheminement peut être fait avec la famille, le décès d’un être proche vous apparaît moins comme l’échec total d’une médecine dépassée et diminue le désarroi qui serait survenu si depuis toujours on avait maintenu l’espoir d’une guérison.

Je terminerai en évoquant la leçon d’humanité, de vérité et de foi qu’est celle de voir des parents arrivés dans la plus grande des détresses aux soins intensifs pédiatriques, qu’ils pensaient n’être fait que pour les autres, voir leur enfant charcuté, parfois même déformé par les traitements qu’on lui inflige ; voir encore ces parents se révolter avec une saine agressivité envers l’équipe soignante, fondre en larme quand dans notre discours les mots confort, écoute et accompagnement prennent le dessus sur les propositions thérapeutiques ; voir ce couple s’entraider, se protéger l’un l’autre et finalement ne souhaiter que l’arrêt de la souffrance de leur enfant et comme dernier acte d’un altruisme ultime, parvenir à laisser s’endormir pour la dernière fois leur enfant dans leurs bras, à côté de son infirmière et de son médecin. Je vous assure qu’on se sent tout petit comme docteur face au courage de ces parents. Notre rôle est de les accompagner jusqu’au bout, en tant qu’être humain soignant, car nous avons un devoir de résultats humains.

Mon espoir candide qu’il y a toujours un Dafalgan à donner en cas de fièvre a bien évolué... Je vis main dans la main avec cette idée déstabilisante que le monde nous échappe et que nous essayons au mieux de remplir notre rôle de berger pour accompagner les être humains dans la réalisation de leur vie à l’issue incertaine. Que notre travail nous aide à savourer la vie et à lui donner sens !

Olivier Robaux